

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXII

Québec, 11 décembre 1909

No 18

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 273. — Les Quarante-Heures de la semaine, 273. — Nécrologe : R. P. Nunesvais, 274 ; l'abbé J.-F.-X.-H. Jobin, 277. — L'usage de la sonnette à la messe, 278. — Dernière rose, 279. — Pour l'examen du soir, 282. — Les catholiques de l'Ouganda, 282. — Bibliographie, 285. — Notes du dernier moment, 288.

Calendrier

— o —

| | | | |
|----|----------|-----|--|
| 12 | DIM. | *vi | III de l'Avent. <i>Kyr.</i> de l'Avent. I Vêp. du suiv., mém. du dim. et de l'oct. |
| 13 | Lundi | r | Ste Lucie, vierge et martyre. |
| 14 | Mardi | *b | Du 7e jour de l'oct. |
| 15 | Mercur. | b | Jeune. Quatre-Temps. Oct. de l'Immaculée-Conception. |
| 16 | Jendredi | †r | S. Eusèbe, évêque et martyr. |
| 17 | Vend. | †vi | Jeune. Quatre-Temps. De la férie. |
| 18 | Samd. | b | Jeune. Quatre-Temps. Expectation de la B. V. M., <i>dbl. maj.</i> |

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

12 décembre, Stadacona, près Québec. — 14, Saint-Aubert.
— 16, Saint-Pierre-du-Sud. — 17, Grondines.

Monsieur l'abbé Joseph-François-Xavier-Henri Jobin, curé de l'Enfant-Jésus (Beauce), décédé en son presbytère le 4 du courant, était membre de la Société ecclésiastique Saint-Joseph.

Eug.-C. LAMME, ptre,
secrétaire.

Archevêché de Québec,
le 6 décembre 1909.

M. l'abbé J.-M.-A. Genest, décédé à Adams, Mass., le 7 décembre, était membre de la Congrégation de la Sainte-Vierge, du Séminaire de Québec.

NECROLOGE

LE R. P. NUNESVAIS, EX-SUPÉRIEUR DU PATRONAGE DE QUÉBEC

Le 1^{er} décembre au soir, à l'Hôtel-Dieu de Québec, est décédé le R. P. Nunesvais, après une maladie de trois mois. Du bel article nécrologique publié par l'*Action sociale* et consacré à la mémoire du saint religieux, dont la mémoire se conservera longtemps à Québec, nous reproduisons les passages suivants :

Alexandre-Marie Nunesvais naquit le 5 avril 1865. Destiné à devenir un apôtre des petits, des ouvriers et des pauvres, la Providence le dirigea, jeune encore, vers le berceau de l'Œuvre de Monsieur Le Prevost, l'un des premiers compagnons de Frédéric Ozanam, le fondateur des conférences de Saint-Vincent de Paul. Dans cet asile, encore tout embaumé des vertus de Monsieur Le Prevost et de ses fervents disciples, le jeune Alexandre puisa, avec une instruction primaire très complète, une tendre dévotion pour la Mère des Douleurs, Notre-Dame de la Salette, et un amour ardent pour les pauvres.

Turbulent et espiègle, il causa, à son arrivée, bien des soucis à ses premiers maîtres. Mais l'époque de sa première communion opéra en lui une transformation complète.

Un article paru dans les *Fleurs de la Charité*, et dû à sa plume, nous révèle que le passage d'un vénérable missionnaire, prêchant pour ses Chinois abandonnés, fut pour lui un premier appel de Dieu à l'apostolat. Toutefois la compatissante

charité du bon Frère Myiennet, directeur de l'Orphelinat de Saint-Vincent de Paul, enflamma en lui l'amour des pauvres et le détermina à se consacrer à leur service.

Tournant dès lors vers cet idéal sa juvénile ardeur, il demanda et obtint, à l'âge de 14 ans, son admission au petit noviciat des Frères de Saint-Vincent de Paul. Malgré sa santé délicate, il y fit de sérieuses études classiques. De là il passa au grand noviciat, qu'il édifia par sa régularité exemplaire. Vers ce même temps, il fit ses premiers essais de zèle au Patronage Saint-Mathieu et dans une œuvre ouvrière de Ménilmontant; puis il partit pour le scholasticat de Rome, où il conquit ses grades avec distinction. Éprouvé pendant ce temps par les fièvres, il en triompha: mais ce ne fut pas sans en conserver quelques traces.

Ordonné prêtre le 30 mai 1890, son jugement sûr et ses talents furent bientôt mis à profit pour la conduite de maisons importantes et pour une participation active aux différents congrès des œuvres ouvrières de France. C'est au milieu de ces premiers travaux apostoliques que ses supérieurs le désignèrent pour venir prendre, à Québec, en 1893, la direction de l'Union Notre-Dame, et pour étudier le fonctionnement de l'Œuvre du Patronage. Rappelé à Paris en novembre 1894, il reçut la direction de l'importante maison Sainte-Anne; il la garda jusqu'en septembre 1896, époque à laquelle il fut de nouveau envoyé au Canada pour succéder au R. P. Ed. Lasfargues demandé à Paris.

A dater de ce moment, le Patronage de Québec fut, pendant treize années, le théâtre de son dévouement. Il y dépensa les meilleures années de sa vie d'apôtre.

Débarqué le 22 octobre 1896, un de ses premiers soins fut de s'occuper de la préparation du Congrès convoqué à Québec à l'occasion du 50^e anniversaire de la fondation de la Société Saint-Vincent de Paul au Canada.

De concert avec Mgr Têtu et les principaux officiers des Conférences, il facilita, par ses rares talents d'organisateur, la réalisation du magnifique plan qu'avait tracé à ce sujet son vénéré prédécesseur le R. P. Ed. Lasfargues.

Il prit lui-même une large part aux débats, et mit à la disposition des confrères de Saint-Vincent de Paul la vaste salle

du Patronage, la chapelle et tout le personnel de son établissement.

Travailleur infatigable et religieux exemplaire, il développa merveilleusement l'œuvre qui lui avait été confiée. Il lui imprima une vigoureuse impulsion par ses paroles et par ses exemples. Les articles pleins de cœur et de verve qu'il publia dans les *Fleurs de la Charité*, revue qu'il avait créée en 1897, achevèrent de lui conquérir pour ses enfants, ses apprentis et ses pauvres, la bienveillante générosité des personnes charitables et l'appui éclairé de bienfaiteurs insignes. Aidé de ces secours, il put mener en peu de temps à bonne fin les fondations et les constructions nécessaires au développement de ses œuvres : Reconstruction de l'École, achèvement de la Chapelle, organisation du Refuge de Nuit, et construction d'une vaste bâtisse destinée à héberger : maison de famille d'apprentis, petit noviciat et grand noviciat.

Son zèle ne pouvant se limiter à la seule œuvre de Québec, il travailla, au delà de ses forces, aux fondations de Saint-Hyacinthe, de Lévis, et tout récemment encore à celle de Saint-Malo. A tous ces travaux il ajouta de nombreuses prédications de retraites dans les séminaires, les collèges et les couvents, tant pour procurer le bien des âmes que pour susciter des imitateurs de son zèle, en répandant autour de lui l'amour des ouvriers et des pauvres. Au plus fort de ce labeur absorbant, dans un dernier excès de zèle, il vit le Bon Maître, qu'il avait si vaillamment prêché et servi, venir le prendre pour le clouer sur un lit de douleurs pendant trois longs mois. Dieu voulut par cette épreuve ajouter de nouveaux fleurons à sa couronne, et achever de le purifier avant de lui donner la récompense promise aux bons chrétiens.

Les derniers jours de sa maladie furent ce que l'on devait attendre d'un fils de saint Vincent de Paul, véritable ami des pauvres. Averti de la gravité de son état, une paix et une résignation parfaites lui firent accepter généreusement le sacrifice de sa vie, et celui de l'espérance qu'il caressait depuis quelque temps de revoir sa famille et de refaire ses forces au pays natal.

Le vendredi, 26 novembre, à 8.30 heures du matin, le R. P. Debeauquesne lui apporta la sainte communion et lui admi-

nistra l'extrême-onction en présence de toute la communauté, vivement émue par sa profonde humilité, son calme parfait et sa tendre piété. Après s'être recommandé aux prières de ses frères et leur avoir demandé pardon des peines qu'il avait pu leur causer, il trouva encore assez de force pour les bénir et leur donner un baiser fraternel.

Caractère viril et grand amateur du devoir, il cachait, sous un extérieur austère, des trésors de délicatesse et de bonté qui expliquent facilement les témoignages d'estime et de vénération qu'il a reçus durant le cours de sa longue maladie.

— Ses funérailles ont eu lieu lundi matin, à l'église du Patronage. S. G. Monseigneur l'Archevêque a célébré le service funèbre, auquel assistaient S. G. Mgr l'Auxiliaire, plusieurs prélats, de nombreux représentants du clergé séculier et des communautés de la ville, tout le personnel du Patronage, et autant de fidèles que l'édifice en pouvait contenir.

Feu l'abbé J.-F.-X.-H. Jobin

M. l'abbé Jobin, né à Saint-Roch de Québec le 15 juillet 1864, fit ses études au séminaire de Québec.

Ordonné prêtre par Son Eminence le cardinal Taschereau le 31 mai 1890, il a occupé les postes suivants : De 1890 à 1893, vicaire à la cathédrale de Chicoutimi ; de 1893 à 1896, vicaire à Saint-Augustin de Portneuf ; en repos à Saint-Roch de Québec, de 1896 à 1897 ; vicaire à Charlesbourg de 1897 à 1899 ; curé de la paroisse de l'Enfant-Jésus (Beauce), depuis 1899.

Après sa courte carrière de quarante-cinq années, M. Jobin laisse le souvenir d'un prêtre distingué par son esprit ecclésiastique, par sa piété, son zèle pour le service des âmes et son dévouement à la cause du bien. Son caractère sympathique le faisait aimer de ses confrères et de ses paroissiens.

Ses funérailles, présidées par S. G. Mgr l'Auxiliaire, qui a chanté le service et prononcé l'éloge funèbre, ont eu lieu mardi matin, à l'Enfant-Jésus. La présence de nombreux fidèles et de tout le clergé de la région a montré combien ce bon prêtre était estimé de tous.

L'usage de la sonnette à la messe

— o —

En présence de pratiques divergentes selon les églises et pour couper court aux fantaisies, il ne serait peut être pas inutile de rappeler les règles et décisions qui concernent l'emploi de la sonnette pendant la messe.

D'abord, à la place de la sonnette simple et bien connue, est-il permis de se servir d'une sonnette multiple, généralement quadruple ? Il semble que si ce carillon est élégamment construit, si les clochettes rendent un son harmonieux, sans dissonnance, et que les fidèles n'en soient point distraits, on puisse à la rigueur le tolérer. Cependant, en réalité, c'est de la fantaisie. La rubrique dit *campanula*, ce qui exclut la pluralité.

Depuis quelques années, il s'est également introduit dans quelques églises un instrument appelé « gong », monté sur une tige, et émettant, sous le coup d'un maillet, un son fortement timbré. Avec cette cymbale retentissante, nous sommes encore plus loin de la *campanula* qu'avec le carillon. Aussi l'archevêque de Mexico ayant demandé : « Peut-on tolérer l'usage, introduit dans quelques églises, d'employer, au lieu de sonnette, pour le saint sacrifice de la messe, une sorte de cymbale indienne en forme de plat, montée sur une tige de bois, et que l'acolyte frappe pour la faire résonner ? » Il a été répondu : *Negative, seu non convenire*. Ce n'est pas convenable.

De fait, ces instruments plus ou moins étranges, au lieu de porter à la piété, étonnent et distraient les assistants. Le but de la sonnerie à la messe est cependant d'exciter discrètement l'attention des fidèles aux actes principaux du Saint Sacrifice. . .

Dans les églises où se célèbrent beaucoup de messes, on a l'habitude de sonner au commencement de chacune pour avertir qu'une messe va se dire à tel autel qu'on pourrait ne pas remarquer. Cet usage a sa raison d'être, et peut être suivi : il est *præter* et non *contra rubricas*.

Quand le Saint Sacrement est exposé, le servant ne doit aucunement sonner aux messes qui se célèbrent, même aux autels latéraux, afin que rien ne distraie les adorateurs. De

même, pendant un office choral ; si, malgré cette défense, le servant sonnait pour l'élévation, les membres du chœur se découvriraient sans interrompre l'heure canoniale. De même, on ne doit pas sonner aux messes basses célébrées pendant la messe solennelle ou pendant la prédication.

Il semble que dans un oratoire privé, où il n'y a que très peu d'assistants et même le seul servant, il ne soit point nécessaire de sonner. Cependant, la Sacrée Congrégation des Rites a déclaré formellement, le 18 juillet 1885, à l'évêque de Montréal que, même dans le cas où il n'y aurait que le servant, la sonnerie doit toujours avoir lieu. En effet, toutes les cérémonies de la messe, à moins de dispositions spéciales, doivent être accomplies à la lettre ; et il ne convient pas de laisser à l'interprétation privée la faculté de les modifier, lors même que telle d'entre elles paraîtrait ne pas atteindre, dans un cas particulier, le but qui l'a fait établir.

Dernière rose

— o —

C'est dimanche. A l'hôpital de *** on vient d'ouvrir les portes. Et tandis que dans la grande salle — salle des hommes — les visiteurs s'empresent autour des parents, des amis, offrant des douceurs *permisses*, s'informant des nouvelles, un malade — un soldat — jeune, maigre, brûlé de fièvre, reste seul avec une rose à laquelle il parle comme à une confidente très chère.

Depuis une semaine, le numéro 7 demande régulièrement, chaque matin, à l'infirmière :

— C'est le . . . combien ?

Du bout des lèvres, elle indique la date. Ce matin elle a répondu :

— Le 1^{er} octobre.

— Ah ! . . . Quel jour ?

— Dimanche.

— Le 1^{er} octobre ! Dimanche ! Je veux une rose très belle, toute blanche !

L'infirmière est jeune, presque aussi jeune que le malade. Elle a déjà reçu bien des fleurs dans sa vie, et cette attention

est loin de lui déplaire, même venant d'un mourant. Le rire aux lèvres, bientôt elle revient, tenant *une rose, très belle, toute blanche*. Un simple *merci* sort des lèvres du petit soldat suivi, après une courte pause, de ces simples mots :

— Je veux parler à l'aumônier.

Le rire de l'infirmière disparaît :

— Laissez-moi la paix. En voilà des lubies ! Une rose, soit ! . . . L'aumônier, non ! . . .

— Puisque je le veux !

Elle est déjà loin. Alors il s'agite, il s'énerve, la fièvre augmente.

— Pas d'aumônier ! Oh ! . . . Que dira-t-elle ?

Soudain il se calme un peu, il songe.

C'est dimanche. Quand les visiteurs seront là, il cherchera une brave femme, une femme ressemblant un peu à sa brave femme de mère, et lui donnera sa fleur pour . . .

— Oui, attendons après dîner.

. . . Maintenant, dans la salle, autour des lits, ce sont des chuchotements très doux. Le numéro 7 regarde les allants, les venants, fatigué par cette inspection de visages inconnus. Nul n'attire sa confiance.

Si on gardait sa rose, sa belle rose blanche !

Et le temps passe. Soudain il prête l'oreille. Là, près de lui, à une question posée par une jeune fille dont il ne voit que les cheveux blonds sous le chapeau, un malade répond :

— Lui ? Phtisie galopante ; il ne passera pas la nuit.

La jeune fille se retourne brusquement. Son visage exprime une telle compassion que le petit soldat devine. Le mourant, c'est lui, lui qui se trouve mieux. Il ferme les yeux une minute. On ne lui a rien dit . . . Et l'infirmière refuse . . . La mort ? . . . Pas de prêtre à l'hôpital ! . . . Partir comme un chien ! . . . Et la mère ! Et la fiancée ? Et la fleur ? . . .

Alors il appelle :

— Mademoiselle !

Vite elle est là, près de lui, la petite ouvrière au bon cœur.

— J'ai entendu . . . Si vous pouviez . . . Je voudrais un prêtre tout de suite, n'importe qui . . . tout de suite . . ., le premier trouvé dans la rue.

Elle réfléchit.

— Oui, mais il faut *écrire* votre désir, sans quoi !... Ah ! oui, sans quoi !... Et encore !!!

C'est vite écrit, vite signé (1). La messagère écourte sa visite à son malade, et le petit soldat la suit du regard jusqu'à la porte de la salle en murmurant :

Elle *lui* ressemble un peu.

Vingt minutes plus tard, un prêtre, après quelques rebuffades qui ne lui ont pas fait peur, arrive au milieu de la grande salle ; aussitôt il reconnaît le client au sourire qui l'appelle.

— Sais-tu, mon gars, dit-il en serrant la pauvre main brûlante tendue vers la sienne, que Dieu mène bien gens et choses ? Tu t'appelles Yvon Plémour... Deux noms bretons ! Je suis Breton comme toi.

— Breton ? Oh ! ma Doué ! Quel bonheur ! l'océan, les landes d'ajonc et de bruyère, le pain noir, la chaumière sur la côte... On meurt de ne plus voir tout ça. Et alors...

— Alors, parle sans crainte, nous sommes amis. Tu veux te confesser, n'est-ce pas ? Chez nous, on met son âme blanche comme une mouette pour aller dans l'autre monde. Es-tu resté bon chrétien ?

Une subite rougeur envahit le front pâle du malade.

— Non... La confession du zouave... Vous connaissez sûrement ça, Monsieur le Recteur : du zouave qui a ripaillé... couru des bordées... et le reste... Eh bien ! c'est un peu ma confession... L'entraînement, le respect humain, la jeunesse, ça vous chante de vilaines chansons. On devient une bête. Je le pensais bien parfois, mais pas comme il y a une heure, quand j'ai su, par hasard, que j'allais trépasser... Ça va être dur de vous conter tout ça, mais tant pis ; faut qu'on sache chez nous qu'Yvon est parti comme le père, en chrétien...

— Tu as raison. D'où es-tu ?

— De Carnac.

— De Carnac, pas loin d'Auray ? Tu as, au moins, de temps en temps invoqué Madame sainte Anne ?

— « Pas guère ». Sa fille plutôt, Madame Marie. Voilà : au départ, la mère m'a donné un chapelet et m'a fait jurer de

(1) Comme on sait, dans les hôpitaux de France, c'est *par écrit* que les malades doivent aujourd'hui demander le ministère du prêtre ! *S. Rel.*

dire dessus dix *Ave Maria* chaque jour. Ça m'a parfois emb... , mais je n'y ai pas manqué, vous pensez bien, c'était juré !

— Et Marie te remercie à sa façon.

.....
Yvon était en paix avec Dieu. Souriant comme un vaillant petit soldat français vis-à-vis de la mort, il dit au prêtre :

— Vous écrirez à ma mère, n'est-ce pas ?

— Oui, As-tu quelque autre recommandation à me faire ?

— Je voudrais... Aujourd'hui, aujourd'hui sans faute, bénissez cette rose et envoyez-la à ma fiancée, Marie Le Hœdic, à Port-Halguen. Elle aime sa patronne Madame la Vierge plus que vous ne l'aimez sûrement, Monsieur le Recteur, sans vous manquer de respect. Elle dit que la rose, c'est sa fleur. Et de même que j'ai juré à la mère de réciter chaque jour dix *Ave Maria*, de même j'ai juré à Marie de lui envoyer chaque année, le premier dimanche d'octobre, une rose bénite. Elle la voulait bénite par un Père blanc, mais je n'en ai jamais vu jusque-là... Alors...

Cette fois, les paupières du prêtre devinrent humides.

— Ecoute-moi, Yvon ; je suis le premier prêtre rencontré dans la rue par ta messagère... Regarde !

Il entrouvrit sa douillette et la robe blanche du Frère Prêcheur apparut aux regards étonnés du petit soldat. Yvon joignit les mains :

— Ah ! Monsieur le Rect... Père, je suis bien heureux... Marie aussi sera bien heureuse...

— Et Notre-Dame du Rosaire est bien bonne. C'est elle qui m'envoie vers toi. On célèbre sa fête aujourd'hui. Un beau jour, Yvon, pour aller au ciel... Maintenant, adieu... Sois tranquille, mon pauvre gars.

— Oui, j'ai confiance en vous, en elle... Kénavo, Père !...

Il mourut à 8 heures du soir. On chantait le *Salve Regina* dans les couvents... de l'exil.

M. AIGUEPFRSE.

— o —
Pour l'examen du soir

Un soir, dans la tranquillité de votre cellule, passez minutieusement en revue chacune des conversations de votre jour-

née, essayez de vous rappeler de qui vous avez parlé et ce que vous avez dit ; puis dressez le bilan. — De qui avez-vous parlé en bien ? De combien, au contraire, avez-vous parlé en mal ? Renouvelez, chaque soir, durant une semaine, le même examen de conscience. Vous serez effrayé, peut-être, du nombre de vos critiques désobligeantes à l'adresse de l'autorité, de vos médisances, de vos épigrammes peu charitables, de vos paroles indiscretes ou frivoles ; mais vraisemblablement vous serez stupéfait du petit nombre de personnes dont vous aurez dit du bien, j'entends du bien tout de bon, et non pas du bien qui sert de palliatif ou de préface à une critique que vous sentez trop acerbe pour être acceptée sans précaution oratoire. Vous apprendrez ainsi à mesurer la perfection que suppose la perfection impeccable de la parole. *Si quis in verbo non offendit, perfectus est vir.*

Cardinal MERCIER.

Les catholiques de l'Ouganda d'après le journal de voyage de Mgr Grison

— o —

Dans son « journal de voyage », où il raconte le retour à sa mission des Stanley-Falls, Mgr Grison, ayant stationné quelques jours dans l'Ouganda, est amené à donner son impression sur les catholiques de ce royaume africain. Etant donné que l'on a parlé bien souvent de ces chrétiens de l'Afrique orientale, soit dans les revues des missionnaires, soit même dans les périodiques du monde entier, on lira avec curiosité, dans la *Semaine religieuse de Verdun*, ce qu'en dit un évêque missionnaire français, en contact avec eux pour la première fois. « Ils ont, écrit-il, une foi tellement vive que, pour eux, sans aucun doute, le prêtre est ce qu'il devrait être pour tous : le bon Dieu sur la terre. » Tous ceux qu'il rencontrait se mettaient à genoux, demandaient une bénédiction, lui prenaient la main et la mettaient sur leur tête. Quant aux jeunes gens engagés dans son escorte pendant le voyage, ils étaient le modèle des serviteurs, faisant leur travail avec empressement, bonne volonté et intelligence. Leur figure lui semblait éclairée

par ce doux rayonnement qui caractérise les âmes bonnes et droites.

« Le christianisme des Baganda est fort, parce qu'il a été trempé dans leur sang. Je me souviens encore, dit Mgr Grison, de l'émotion profonde que j'éprouvais, il y a quelque vingt ans, à la nouvelle que la mission naissante des Pères Blancs dans l'Ouganda venait de cueillir les fleurs du martyre, dans ses champs à peine ensemencés, et cela, en pleine Afrique, dans un pays connu d'hier. Des jeunes gens, des enfants même, n'hésitèrent pas à se laisser brûler vifs et à petit feu, plutôt que de trahir leur foi. Malheureusement, l'islamisme et le protestantisme ont aussi leurs adeptes dans le pays, mais les chrétiens caractérisent finement la situation : « Si tu aimes les femmes, disent-ils, fais-toi musulman ; si tu aimes l'argent, fais-toi protestant ; mais si tu aimes la vérité, va la chercher chez le prêtre catholique. »

« A l'arrivée des Blancs, l'Ouganda était certainement le pays le plus civilisé de l'Afrique orientale. Il formait non pas une tribu, comme au Congo, mais un vrai royaume, dont la constitution politique était si remarquable que les Anglais l'ont entièrement conservée. Le roi (c'était Mtéssa) avait une véritable cour, son parlement, des gouverneurs, une administration remarquable et très pratique. La cour était formée par les fils des grands chefs qui passaient leur jeunesse auprès du prince, comme autrefois les pages auprès des puissants chevaliers et, à l'instar du roi, chaque gouverneur ou grand chef réunissait autour de lui les enfants de ses vassaux qui venaient chez lui faire l'apprentissage de la vie. C'est cette coutume qui remplit les missions des Pères Blancs de nombreux enfants et jeunes gens. Les chrétiens, considérant les Pères comme leurs chefs, leur envoient leurs enfants, comme ils le faisaient autrefois à leurs chefs païens. Le parlement royal se réunit tous les mois. Il est constitué par les représentants des chefs de province. Ce parlement légifère pour tout le royaume et rend des jugements sur les causes judiciaires majeures qui lui sont soumises. Chaque gouverneur a son conseil pour les affaires de la province, formé par les représentants des chefs du district, et ceux-ci, enfin, en ont un, composé des représentants des chefs de villages. Conseils provinciaux et conseils de dis-

tricts se réunissent tous les huit jours, mais pas le même jour, de façon que le chef de district puisse se rendre au conseil de gouvernement s'il le désire... N'est-ce pas une chose étonnante de trouver, au centre de l'Afrique, au milieu d'un peuple barbare, une constitution si raisonnable qu'il serait à désirer qu'elle fût en honneur en d'autres pays. car, ici, tous ceux qui ont l'autorité (si bien contre-balancée) sont les enfants du pays et ses chefs naturels. L'Angleterre la leur a conservée sans rien y changer.»

Mgr Grison conclut que, à de rares exceptions près, ce peuple si intelligent de l'Ouganda ne s'est laissé séduire ni par l'islamisme des Arabes ou des Indiens, ni par le protestantisme anglais. « L'Ouganda est catholique romain. »

Bibliographie

— PETITE HISTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU XIX^e SIÈCLE, par Pierre LORETTE. 1 vol in-16 de 128 pages (collection *Science et Religion*, Nos 538-539). Prix : 1 fr. 20. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI^e). En vente chez tous les libraires.

A une époque où les questions religieuses sont discutées avec tant d'âpreté, il importe d'être renseigné exactement sur l'histoire de l'Église. Le volume de M. Pierre Lorette vient donc à son heure. On y pourra étudier rapidement et avec précision une des périodes les plus agitées, mais les plus vivantes de cette histoire. On y trouvera clairement exposés tous les problèmes qui se sont posés au cours du siècle dernier et dont la connaissance est actuellement indispensable à tous les esprits préoccupés d'agir sur leur temps. La netteté du récit, la clarté du plan et l'abondance des divisions, les références nombreuses et précises font, de ce travail, à la fois une œuvre de vulgarisation agréable et précieuse, et un utile instrument de travail pour ceux qui savent déjà mais désirent revoir rapidement l'ensemble d'une question ou se renseigner incidemment sur un fait particulier. On appréciera l'aisance avec laquelle l'au-

teur a su concilier avec une pareille orthodoxie une information rigoureuse et scientifique, une grande modération et un sens très moderne des soucis de l'heure présente.

— *Religions orientales*: PREMIÈRE SÉRIE: *La Religion Védique*, par Alfred ROUSSEL, professeur de sanscrit à l'Université de Fribourg (Suisse). 1 volume in-12. Prix : 3 francs. (P. Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris-VIe.)

Ce volume se compose des conférences données par l'auteur à l'Institut catholique de Paris (1908-1909). Il a pour objet la religion védique, la plus ancienne de l'Inde, cette terre classique des cultes de l'Extrême-Orient. Dans la première partie, l'auteur étudie les divinités védiques, dieux et démons, nombreux habitants d'un Panthéon où se trouvent personnifiées toutes les forces mystérieuses de la nature. La seconde s'occupe des relations de l'homme avec ces divinités multiples, c'est-à-dire du culte et de ses complications liturgiques. La magie, la sorcellerie avec leurs monstrueuses inventions s'y introduisent de bonne heure. On y trouve déjà en germe toutes les superstitions des peuples. L'âme et sa destinée viennent clore cette étude que l'auteur s'est efforcé de rendre aussi claire et aussi substantielle que possible, en élaguant tout détail inutile. Chemin faisant, il indique les points de contact du védisme avec les autres religions de l'Orient, qui feront du reste l'objet d'études subséquentes, de monographies spéciales, dont le présent volume est la première.

— J. DE LA PAQUERIE. — *Les Arguments de l'Athéisme*. 1 vol. de la Collection *Science et Religion* (série d'*Apologétique générale*, No 537). Librairie BLOUD et Cie, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe). Prix : 0 fr. 60.

Nous possédons déjà de M. de la Paquerie des *Eléments d'apologétique* formant un tout complet, promouvant une doctrine positive. La presse catholique entière a loué la clarté, l'originalité et la compétence de l'auteur. Mgr Mignot, archevêque d'Albi, écrivait à l'auteur ces quelques lignes qui se trouvent en tête du second volume :

« Vous nous donnez enfin le fruit de cinquante ans d'études et de méditations. J'en suis très satisfait. Vous n'avez pas tout dit, ce n'était pas possible ; mais *vous ne l'avez pas dit comme tout le monde* . . . Vous répondez aux exigences de nos

contemporains par les données du bon sens, les lumières de la raison la plus judicieuse, et les conclusions les plus certaines de l'histoire et de l'érudition... »

Ici l'auteur s'attache plus particulièrement à réfuter les erreurs de nos adversaires. Avec une modération et une tolérance que l'on se plaira à reconnaître, il montre que l'aboutissant de la critique de Kant et de l'agnosticisme de Spencer sont les doctrines de MM. Hébert et Le Dantec. On trouvera, sous une forme à la fois claire et concise, des jugements sûrs de ces doctrines les plus récentes et des arguments qui les soutiennent.

— (TEXTES ET DOCUMENTS POUR L'ÉTUDE HISTORIQUE DU CHRISTIANISME.) Librairie Alphonse Picard et Fils, 82, rue Bonaparte, Paris.

LES PÈRES APOSTOLIQUES, II : CLÉMENT DE ROME: Épître aux Corinthiens, homélie du II^e siècle, par Hippolyte Hemmer. Un vol. in-12. 3 fr.

La longue et substantielle introduction de l'éditeur donne tous les renseignements utiles sur ce texte si important et sur lequel on a tant écrit. L'auteur y traite les sujets suivants : I. Histoire de Clément ; II. Analyse de l'Épître ; III. Authenticité de l'Épître ; IV. Date de la composition ; V. Occasion, but et caractère de la lettre ; VI. Institutions, doctrines et histoire (L'Écriture Sainte dans l'Épître de Clément, l'organisation de la Communauté chrétienne, la prééminence de l'Église romaine, la persécution de Néron, Doctrines sur Dieu, le Christ, la Trinité) ; VII. La Grande Prière ; VIII. Histoire du Texte. Pour l'homélie du II^e siècle. L'auteur explique pourquoi ce texte ne peut être de Clément, ce qu'il est en réalité, l'analyse, en détermine l'origine et en résume le contenu doctrinal.

Notes du dernier moment

— Mercredi, fête de l'Immaculée-Conception, S. G. Mgr l'Auxiliaire a célébré l'office pontifical, à la Basilique, le matin et le soir. A la grand'messe, le R. P. Albert, curé de Limoilou, a fait le sermon sur la fête du jour.

— Dans la soirée du même jour, S. G. Mgr l'Archevêque a

présidé une imposante cérémonie religieuse à l'église de Saint-Malo.

— Les RR. PP. Oblats de Saint-Sauveur ont terminé la célébration de leur fête patronale, mercredi, par un concert religieux de genre très distingué. Le programme comprenait le meilleur choix de morceaux d'orgue et de musique chorale, dont l'exécution fut excellente. S. G. Mgr l'Auxiliaire présida à la bénédiction du Saint-Sacrement dont fut suivie la fête musicale. — L'église elle-même, décorée comme aux plus grands jours, était de toute beauté.

— Par simple mesure de prudence, Mgr Laflamme, dont la santé est redevenue mauvaise en ces derniers temps, et M. l'abbé Ed. Fafard, curé de Saint-Joseph de Lévis, ont reçu l'extrême-onction, le premier il y a huit jours, et le second le 8 décembre.

M. l'abbé L. B. Chabot, ancien curé, et le R. P. Lamontagne, C. SS. R., sont à l'Hôtel-Dieu de Québec, où ils ont subi des opérations.

M. l'abbé J. O. Veilleux, curé de Saint-Elzéar, a quitté ces jours derniers l'Hôtel-Dieu, après y avoir aussi subi une opération.

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES. Ancien Atelier de Madame Soucy. Dlle Marie Renaud, 154, Coin des rues du Roi et Laliberté, (ancienne rue de la Chapelle), Saint Roch, Québec. Coupe et Confection de Soutanes, Par-dessus, etc.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ HUARD

| | |
|---|----------|
| <i>Labrador et Anticosti</i> , 250 pp., carte et grav... | \$ 1. 00 |
| <i>Impressions d'un Passant</i> , viii-366 pp..... | 1.00 |
| <i>Traité élémentaire de Zoologie et d'Hygiène</i> , 2 ^e ed., viii-265 pp., ill..... | 60 |
| <i>Abrégé de Zoologie</i> , 130 pp., ill..... | 25 |
| <i>Le Naturaliste canadien</i> , revue mensuelle. Abonnement..... | 1.00 |